

Les yeux d'Arinda se remplirent de larmes qui roulèrent lentement sur ses joues.

—Si je n'avais ma fille, je voudrais mourir, fit-elle, mourir pour être réunie au compagnon de ma vie.

—Vous vivrez, dit Jacques Séricourt. Andrezel, des fibrifuges énergiques viendront à bout de cette fièvre ; quant aux forces qu'il s'agit de rendre à cette infortunée, prescrivez le maté, j'en voudrais voir l'usage se répandre et remplacer le café pour les uns, le thé pour les autres. Confiance et courage, madame.

Le jeune médecin que Jacques Séricourt venait de nommer Guillaume Andrezel, se pencha vers la malade :

—Ma mère viendra vous voir, dit-il, et ma mère est une sainte. De femme à femme, on ne garde point de secrets.

Le docteur passa rapidement devant les lits suivants, et s'arrêta en présence d'une femme qu'il ne connaissait point.

Elle souffrait d'horribles douleurs d'entrailles, et c'était elle qui, la veille au soir, demandait de la tisane d'une voix si déchirante.

Mlle Clorinde avait eu raison de le dire, c'était une parisienne délicate et blonde, dont les horribles douleurs rendaient la beauté plus touchante. Les lignes pures de son visage, la teinte de sa chevelure soyeuse, tout en elle semblait gracieux et charmant. L'honnêteté brillait sur cette figure de vingt ans, dont les yeux bleus se levaient craintivement sur le médecin.

—Sauvez-moi ! dit-elle, oh ! sauvez-moi, monsieur le docteur ! J'ai un mari qui m'aime et un tout petit enfant. Mon mari est en voyage, l'enfant a deux semaines, une voisine le garde chez elle... Je ne veux pas même que Julien apprenne qu'on m'a portée à l'hôpital, il en aurait trop de chagrin et de honte.

Le docteur s'entretint avec Guillaume Andrezel, puis, après s'être consulté avec lui, il appela une infirmière.

Mlle Clorinde s'avança, très correctement habillée dans sa robe noire moulant la taille, un nœud de dentelle adoucissant un peu son visage.

—Voici l'ordonnance, fit-il. Il s'agit tout d'abord de calmer les douleurs de cette femme... Lisez attentivement... Vous comprenez ?

—Oui, monsieur, répondit-elle.

La malade s'assit sur son lit en poussant des gémissements étouffés.

—Jacques Séricourt, ses amis et ses élèves s'éloignèrent, et Clorinde fixa ses regards sur la pancarte accrochée au lit de la malade.

—Blandine Nivert, femme Latour, vingt-cinq ans, épela-t-elle d'une voix qui s'abaissa d'une façon progressive.

—Latour, Latour... murmura-t-elle, je suis folle, il n'est pas de nom plus commun en France, cela ne peut être, cela n'est pas...

Elle s'éloigna du lit et demeura assez près du premier interne pour écouter les recommandations du docteur ; mais elle écoutait sans comprendre, et dans son cerveau sonnait comme un glas le nom de Latour écrit sur la pancarte de la jeune femme blonde.

La visite se poursuivit lentement. Tantôt Jacques Séricourt ordonnait qu'une malade suffisamment préparée serait conduite le lendemain dans la salle des opérations, et on voyait à cette parole une lividité effrayante couvrir le visage de la malade. D'autrefois le médecin signalait un *exeat* qu'on recevait avec un sourire. Il faut avouer cependant que plus d'une malade demanda à rester encore.

—Je ne suis pas guérie, murmura une jeune fille, je sens que je retomberai tout de suite.

—Hélas ! ma pauvre enfant, nous manquons de lits, et des créatures plus malades que vous sollicitent votre place... Ne perdez pas courage, je vous ferai entrer dans une maison de convalescentes.

Une larme de remerciement monta aux yeux de la jeune fille.

Enfin, la visite s'acheva. Le travail de laboratoire et de pharmacie commença. On devait procéder à la distribution des remèdes.

Clorinde se rapprocha du n° 10.

—Vous avez dit, je crois que votre mari se nommait Latour ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait.

—Oui, Pierre Latour.

—N'exerce-t-il pas l'état de mécanicien ?

—Comment le savez-vous ?

—Nous avons été voisins, répondit l'infirmière. Un fort travailleur.

—Et bon, vous n'avez pas idée d'une tendresse et d'une bonté pareilles... Il m'a épousée par amour. Je n'avais rien que mon aiguille, il a trouvé la dot suffisante... Combien il serait triste s'il me savait à l'hôpital... Mais le docteur a dit que ce ne serait pas long, et il est savant le Dr Séricourt... Je souffre d'une façon cruelle... Le remède qu'il a ordonné ne sera-t-il pas bientôt prêt ?

—Bientôt, oui, bientôt, répondit Clorinde d'une voix sans timbre.

—Vous êtes bonne, puisque vous vous dévouez pour soigner les malades... Quand je serai guérie, nous viendrons vous voir, Pierre et moi...

—Pierre ! Pierre ! répéta Clorinde d'une voix sourde.

—Et nous vous apporterons un souvenir de notre reconnaissance. Il sera si heureux de me retrouver bien portante avec mon enfant dans les bras... Un bel enfant qu'il ne connaît pas encore... Certes, nous étions bien contents jadis, mais souvent nous sentions qu'il nous manquait quelque chose, et ce quelque chose était un beau petit ange... Ayez pitié de moi, madame, je souffre tant, soulagez-moi pour l'amour de Pierre, puisque vous le connaissez...

Clorinde s'éloigna rapidement, soit que le courage lui manquât pour en entendre davantage, soit qu'elle eût hâte d'adoucir les souffrances de la jeune malade.

Sous prétexte de se rendre à la pharmacie, elle quitta la salle et monta rapidement à sa chambre. Son visage blême paraissait effrayant, ses prunelles d'un bleu pâle de faïence étincelaient de cruauté froide. Elle pressait ses deux mains maigres, aux doigts longs et puissants, tout en regardant la photographie au-dessus de laquelle pendait une fleur desséchée.

C'était tout le roman de sa vie.

Clorinde était alors femme de chambre, la maison habitée par sa maîtresse se trouvait voisine du magasin d'un serrurier-mécanicien, dont le premier ouvrier avait nom Pierre Latour. Grand et beau, bien découpé, connu dans le quartier pour être un honnête homme, chaque fois que passait Clorinde elle ne manquait point de chercher du regard le jeune homme qui, les bras nus, frappait avec ardeur sur une barre de fer rougi, ou ciselait délicatement un objet d'acier fin.

Elle manœuvra d'une façon si adroite qu'elle se lia avec la femme du patron, trouva une alliée dans l'enfant à qui elle apportait des gâteaux dérobés à l'office, et se fit inviter à dîner un jour que sa maîtresse s'absentait. Pierre était de la fête. Clorinde, habillée d'une robe neuve, étalant des bijoux d'un certain prix, trouva le moyen, dans la conversation, de glisser qu'elle avait un capital de six mille francs, grâce à la générosité d'une vieille dame morte dans ses bras. Elle possédait en plus un mobilier d'une certaine valeur, sans parler des économies qu'elle réalisait sur ses gages.

Pierre ne parut nullement comprendre ces allusions. Mais Marianne Auber, la femme du serrurier, devina vite l'intention de Clorinde pour son ouvrier. Elle rapprocha les deux jeunes gens, à la joie profonde de la femme de chambre. Pierre Latour ne devinait rien. Sa rêverie était ailleurs. Cependant, un dimanche d'été que la famille Auber s'était rendue à Bougival, Pierre se montra plus gai que de coutume. Il avait le rire bon enfant, le plaisir facile. Ayant trouvé quelques fleurs dans l'herbe, il les offrit à Clorinde qui en para son courage en rougissant. Elle crut y voir plus que la banalité d'une politesse, et durant toute la nuit elle ne cessa de bâtir des châteaux dans le royaume de l'espérance. Quinze jours plus tard, la petite Arthémie, jouant avec des images, laissa voir parmi elles une photographie de Pierre.

—Donne-la moi, fit Clorinde avidement.

—Je ne peux pas, fit l'enfant, Pierre m'en a fait cadeau pour ma fête.

—Et si je t'offrais en échange cette petite croix d'or qui te fait envie ?

L'enfant hésita, mit la photographie à part, et posa sa main dessus.

—Que dirais-je à Pierre quand il me demandera ce que j'en ai fait ?

—Prends vite, dit Arthémie, et attache le velours de la croix à mon cou.

Clorinde emporta le portrait et le suspendit au-dessous des fleurs rapportées de la partie de cam-

pagne. Six mois se passèrent durant lesquels Clorinde ne cessa de multiplier les efforts pour amener Pierre à la demander en mariage. Il fut longtemps sans comprendre la secrète pensée de la femme de chambre. Elle avait cinq ans de plus que lui, il le trouvait presque laide. Comme il était honnête homme, il ne voulait lui laisser aucune espérance au cœur, et un soir, au retour d'une soirée passée au café concert, il lui dit :

—Mademoiselle, vous avez toujours paru me porter intérêt, donc vous apprendrez ce qui m'arrive d'heureux ; je quitte mon patron pour aller exécuter des travaux en Belgique.

—Ne reviez-vous point en France ?

—Qui le sait ! chez les Belges on travaille diablement bien le fer, et il se trouve à Malines un bêteur aussi habile que les maîtres vivant il y a trois cents ans.

—Vous ne regretterez personne à Paris ?

—Faites excuses : le patron et sa femme, de dignes gens, vous, une bonne personne, qui vous marierez à un maître d'hôtel ou à un cocher de grande maison...

—Non, répondit Clorinde, je ne me marierai jamais, si ce n'est...

Elle hésita, retenue par l'orgueil, mais comprenant qu'il allait lui échapper pour jamais, elle dit rapidement et plus bas :

—Si ce n'est avec vous.

Il secoua la tête.

—Vous ne me trouvez pas belle, ajouta-t-elle d'une voix triste, mon miroir me le répète souvent ; mais on s'accoutume vite à la figure d'une femme qui vous aime, et je vous aime... Nous serions riches et heureux si vous le vouliez... Vous achèteriez un fonds ou vous en créeriez un, nous aurions un mobilier comme des bourgeois, vous feriez vite fortune... Je serais votre compagne et votre servante, jamais, vous ne regretteriez...

Sa voix se perdit dans un sanglot.

Il lui prit la main.

—Je comprends autrement le mariage, Mlle Clorinde... La femme que j'épouserai n'aura peut-être pour dot que son aiguille, mais je l'aimerai à me jeter au feu pour elle... Je vous remercie de l'honneur que vous me faites... Disons-nous, adieu, c'est le mieux...

Il lui serra les doigts et la quitta sans qu'elle eut la force d'ajouter une parole. Son cœur était à jamais brisé. Ce cœur qui, durant quelques mois, s'était dilaté sous l'influence de sentiments nerveux dont la douceur la séduisait en la domptant, ne devait plus jamais battre sous l'impulsion d'une passion honnête.

Elle se rappelait tout cela, cette soirée d'adieu durant laquelle, étouffant de regret et de honte, elle avait courbé la tête sous l'insulte d'une pitié dédaigneuse, et s'était efforcée de paraître accepter un mensonge auquel elle ne pouvait croire. Pierre ne l'aimait pas, voilà tout. Il n'avait rien senti pour elle qu'une amitié banale, et s'en allait dédaigneux, de l'heure où il comprenait qu'il s'agissait d'un sentiment plus fort.

Et maintenant, il aimait puissamment cette créature blonde tordue par la souffrance, râlant sur un lit d'hôpital, cette femme que Clorinde devait contribuer à guérir ! Pourquoi ? Pour la rendre à lui ! afin qu'ils fussent heureux encore dans leur travail et leur jeunesse ; afin qu'ils vissent croître leur aisance et berçassent des enfants dans leurs bras.

Cela ne pouvait être, cela ne serait pas. Elle donnerait sa démission, elle fuirait cette salle empestée, pleine de râles et de soupirs, elle s'en irait de nouveau servir une femme élégante ; l'hospice lui faisait horreur.

Tout à coup, elle serra son front à deux mains.

—C'est le démon ! le démon qui m'inspire cette pensée, dit-elle, épouvantée de sa propre audace.

Tombant sur un fauteuil, elle demeura immobile, accablée, puis, se relevant et regardant en face le portrait de cet honnête homme dont elle n'avait pas su conquérir l'amour, elle s'écria :

—Sois maudit ! tu seras cause de ma perte et de la tienne.

Arrachant l'image de la cheminée, elle la lacra et la jeta dans le feu, mouilla son front d'eau glacée et redescendit.

Pendant deux heures, elle vogua dans la grande salle, s'occupant un peu de chaque malade, poursuivie par les cris de douleur de la femme de Pierre, gênée par la lumière blafarde tombant des fenêtres,